Ma conscience est pure... Lettres des prisonniers de la Terreur

Michel Biard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/10657>

DOI : 10.4000/ahrf.10657

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2009

Pagination : 222-224

ISBN : 978-2-200-92558-1

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Michel Biard, « *Ma conscience est pure... Lettres des prisonniers de la Terreur* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 356 | avril-juin 2009, mis en ligne le 17 décembre 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/10657> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.10657>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Ma conscience est pure... Lettres des prisonniers de la Terreur

Michel Biard

RÉFÉRENCE

Ma conscience est pure... Lettres des prisonniers de la Terreur, Textes recueillis, présentés et annotés par Magali Mallet, Paris, Honoré Champion, 2008, 482 p., ISBN 978-2-7453-1712-4, 85 €.

- ¹ Ce livre est issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'Université d'Orléans en 2004, sous la direction de Geneviève Haroche-Bouzinac qui a elle-même consacré plusieurs ouvrages aux lettres et mémoires. Il s'appuie sur 255 lettres tirées de la série W des Archives nationales, documents selon l'auteur « longtemps restés dans l'oubli », en dépit de quelques publications comme celle d'Olivier Blanc. Des mémoires de suspects incarcérés sont également utilisés, ce qui nuit hélas çà et là au sérieux de l'entreprise dans la mesure où leur origine et leur véracité sont parfois douteuses. Cela pose le problème crucial des sources, d'autant que le XIX^e siècle a fourni, on le sait, un contingent impressionnant de souvenirs « reconstitués », quand ils n'étaient pas purement et simplement inventés et/ou écrits par d'autres plumes. Peut-être aurait-il été plus sage de s'en tenir à ces belles feuilles noircies à l'encre en 1793 ou 1794.
- ² Magali Mallet a scindé son ouvrage en quatre parties. La première entend évoquer « l'écriture du quotidien », la lettre comme « témoignage d'un mode de vie particulier ». La seconde est intitulée : « Écrire pour rester libre, étude et spiritualité » ; la troisième : « Écrire pour survivre, les enjeux de la destination ». Enfin, la quatrième propose au lecteur un choix de lettres conséquent, puisque représentant plus de la moitié de ce livre. Dans la première partie, c'est tout d'abord le quotidien des captifs qui nous est décrit par des missives relatant ici les difficultés à se procurer de quoi écrire, là les besoins en linges divers ou bien encore l'arrivée de nourriture reçue de l'extérieur et qui vient améliorer la « pitance carcérale ». Le quotidien, c'est aussi la

promiscuité, le manque d'hygiène, la corruption, même si au demeurant d'autres archives attestent que l'amélioration des conditions de détention a aussi été l'une des préoccupations des révolutionnaires, notamment de certains représentants du peuple en mission dans les départements. Il n'en reste pas moins qu'il ne fait pas bon séjourner dans ces « refuges de l'inégalité », selon le mot de Jean-Paul Bertaud ici rappelé par Magali Mallet. La « lettre messagère » est également un moyen de conserver l'espoir et de clamer son innocence, de donner ou prendre des nouvelles de la santé des captifs. Magali Mallet montre comment ces courriers circulent sans trop de peine entre les prisons et le monde extérieur jusqu'au printemps 1794, avant que la loi de prairial vienne en principe suspendre les communications. Si « la prison n'est pas le lieu le plus favorable à l'inspiration d'une écriture amoureuse », plusieurs de ces lettres s'y rattachent toutefois, et, lorsqu'il est écrit « liberté ou la mort, ton mary » ou encore « ton mari et toujours vrai républicain », comment ne pas songer aux humbles militants populaires appréhendés lors de la répression contre les « exagérés » ?

- 3 Les extraits de lettres utilisés dans la seconde partie montrent comment des prisonniers se plongent dans l'étude, tout à la fois pour tuer l'ennui et tenter de continuer à vivre « normalement ». Dans ces prisons, on lit, on traduit des textes en langues étrangères, on rédige des listes de livres jugés importants. Ainsi en est-il de cette captive qui, de mémoire, couche sur le papier les titres des « [...] ouvrages [qu'elle a] lus pour [s'en] servir pour l'éducation de [sa] fille » : des œuvres de M^{me} de Genlis, Fénelon, Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Pascal, Hume, Marmontel, Boileau, etc. (p. 111-113). D'aucuns cherchent les consolations de la philosophie pour ne pas perdre pied, tel ce prisonnier qui écrit à l'élue de son cœur : « Il m'a fallu toute ma philosophie pour ne pas succomber à un pareil tableau », tandis que Laclos expose dans sa correspondance que « c'est là le cas plus que jamais de pratiquer le stoïcisme [...] ». Même « pour ceux dont l'acte épistolaire n'a jamais été considéré comme une habitude ou un passe-temps, le désir de l'écriture naît de l'absence et de la solitude ». Dérivatif salutaire, l'acte d'écrire permet de s'occuper l'esprit, mais aussi de sortir des quatre murs qui enferment le détenu. C'est une véritable « causerie », où certains verbes appellent à la conversation (« Tu m'as parlée de [...] », « Je vous disais aussi », « vous me direz », « [...] le moment que je passe à m'entretenir avec vous [...] », etc.).
- 4 La troisième partie du livre évoque le ou les destinataires des courriers, qui les reçoivent ou non d'ailleurs, mais aussi la censure qui apparaît dans certains passages : « Sois laconique en m'écrivant », « [...] ne me marque aucune nouvelle si tu veux que ta lettre me parvienne », « ne me parle que de ta santé et écris très courtement, c'est le moyen que tes lettres parviennent », etc. En dépit de ce filtre toujours possible, mais apparemment pas si efficace que cela comme l'ouvrage de Magali Mallet contribue souvent à le démontrer, la lettre se veut aussi plaidoirie, dans un registre qui est d'ailleurs souvent l'un des plus connus des historiens de la période révolutionnaire, puisque cela rejoint les plaidoyers *pro domo* livrés à l'impression par de nombreux individus incarcérés. Les lettres de justification ne sont pas les moins émouvantes, loin s'en faut, même si « le billet de la dernière heure » touche par la vaine tentative qu'il atteste, tel celui de M^{me} du Barry écrivant ceci à Fouquier-Tinville : « Je compte sur ta justice, tu peux compter sur la reconnaissance éternelle de ta concitoyenne ». Fouquier, ainsi interpellé, s'est peut-être dit que sa clémence allait être égale à ladite reconnaissance... Comme souvent en pareil cas, et l'on songe à d'autres captifs conduits à la mort en d'autres temps, la lettre sert enfin à recommander sa mémoire à la postérité, à clamer une dernière fois son innocence. Dans cet exercice de style devenu

sinistre, force était de citer les derniers écrits de Fouquier lui-même, lorsqu'il est à son tour arrêté, condamné et guillotiné.

- 5 Le corpus de textes réunis dans la seconde moitié de ce livre a fait l'objet d'un classement : lettres aux familles, lettres à des amis, lettres adressées de l'extérieur à des détenus, lettres destinées aux autorités, « dernières lettres », lettres d'anciens détenus de Chantilly et quelques lettres d'un captif nommé Fajard, écrites de la « chambre de la Montagne, dans la Maison de l'Égalité » (sa prison) et qui illustrent bien la nature diverse des correspondances. Nombre de ces lettres sont intéressantes, beaucoup d'entre elles sont émouvantes et je me garderais bien ici d'en faire un choix quelconque, chaque lecteur se chargera d'en juger sur pièce.
- 6 Cet ouvrage est important par les sources publiées aussi bien que par les analyses littéraires qui en sont proposées. Au chapitre des regrets, qu'on voudrait pourtant ne pas rédiger, surtout pour un gros travail et une très belle édition, l'introduction comporte quelques erreurs de taille, qui consternent d'autant plus le lecteur qu'elles auraient pu aisément être évitées à l'aide de simples lectures d'ouvrages sérieux : la République est supposée durer sept ans et donc s'achever en 1799, là où elle ne prend fin qu'avec l'Empire en 1804 ; une « nouvelle Terreur » s'ouvrirait après les « massacres de septembre 1791 », soit avec un an d'avance pour ces derniers ; en octobre 1793, la Convention adopte le calendrier « révolutionnaire » et instaure « le culte de la Raison et de l'Être suprême », soit tout en vrac ; Couthon est présenté comme « le porte-parole du Comité de salut public », rôle qui n'a jamais existé ; le 10 thermidor marquerait, selon l'auteur, la « fin [...] du gouvernement révolutionnaire », là où nombre de travaux prouvent le contraire... Enfin, peut-on affirmer que les auteurs de ces lettres sont simplement « [...] des anonymes qui ont eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment » (p. 17) ? Qu'il y ait eu des suspects dans ce cas, c'est évident, mais en faire ainsi une généralité revient à écrire que la France était alors un pays dans lequel on arrêtait strictement n'importe qui, au hasard de rafles aveugles. Difficile de faire plus simpliste que cela ! Il est dommage qu'un travail de bonne qualité soit ainsi terni à la marge, mais il n'en reste pas moins un ouvrage passionnant, à lire dès que possible.